

Georges Feydeau

Naît en 1862 à Paris. Très jeune, il néglige ses études pour se consacrer au théâtre. Sa première pièce, *Par la fenêtre*, est jouée en 1882 alors qu'il n'a que vingt ans. En 1886, *Tailleur pour dames* est fort bien accueilli et lui vaut les encouragements de Labiche. Sa consécration vient en 1892 avec *Monsieur chasse*, *Champagnol malgré lui* et *Le Système Ribadier*. Sa gloire culmine avec *La Dame de chez Maxim*, 1899, qui dépasse largement le millier de représentations. Feydeau prend alors quelque temps ses distances avec le vaudeville pour se consacrer à ses autres passions : le noctambulisme et la peinture. Divorcé, il vit ses dernières années à l'hôtel. De cette époque datent des farces en un acte et *Cent millions qui tombent*, qui restera inachevée. Feydeau meurt en 1921 à Rueil-Malmaison.

Georges Lavaudant

Fonde en 1968 le Théâtre Partisan à Grenoble. En 1976, il devient codirecteur, avec Gabriel Monnet, du Centre dramatique national des Alpes, où il crée *Palazzo Mentale*, *Les Géants de la montagne*, *Richard III*... Il devient codirecteur du TNP en 1986 et poursuit la démarche commencée à Grenoble, créer des auteurs contemporains en alternance avec des classiques : *Baal* et *Dans la jungle des villes* de Bertolt Brecht, *Féroé*, *la nuit* de Michel Deutsch, *Pandora* de Jean-Christophe Bailly, *Platonov* de Anton Tchekhov, *Un Chapeau de paille d'Italie* de Eugène Labiche... De 1996 à 2007, Georges Lavaudant dirige l'Odéon-Théâtre de l'Europe. Il y crée, notamment, *Le Roi Lear* de Shakespeare, *L'Orestie* d'Eschyle, *Un Fil à la patte* de Georges Feydeau, *La Mort de Danton* de Georg Büchner, *El Pelele* de Jean-Christophe Bailly... En 2007, il fonde sa compagnie LG Théâtre. Parmi ses dernières mises en scène figurent *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, *Te craindre en ton absence* de Marie Ndiaye, *Le Rosaire des voluptés épineuses* de Stanislas Rodanski.

Autour du spectacle

Mercredi 6 déc. 19 h 00

📍 Prélude

Feydeau à l'Hôtel Terminus : monter des farces, démonter le couple.

Jeudi 7 déc. 18 h 30

Cycle : théâtre et philosophie - Faire semblant - 2

Faire semblant ne serait-ce qu'hypocrisie ou mensonge ?

Rendez-vous animé par Guillaume Carron.

➔ salle Georges-Wilson

Dimanches 10 et 17 déc. 15 h 30

🎨 Théâtrômme

Jeudi 14 et dim 17 déc.

👂 Audiodescription

Avec visite tactile des décors.

Jeudi 14 déc.

➔ Rencontre après spectacle

Avec l'équipe artistique.

En même temps

Du 16 novembre au 13 décembre

Nos Cortèges

Perrine Gérard / Julie Guichard

résidence de création

Du 6 au 23 décembre

Al Atlal, chant pour ma mère

Oum Kalsoum / Norah Krief

Prochainement

Du 8 au 17 janvier 2018

Les Trois Sœurs

D'après Anton Tchekhov /

Simon Stone

Du 17 janvier au 6 février 2018

Mon prof est un troll

Dennis Kelly / Baptiste Guiton

Nouveau au TNP !

LE POPULAIRE café brasserie

vous accueille avant et après

la représentation.

04 78 03 08 83

contact@lepopulaire-tnp.com

La Librairie Passages vous accueille

avant et après la représentation.

Covoiturez !

Sur le site internet du TNP, vous

pouvez déposer votre annonce

ou votre demande. Un nouvel outil,

sans inscription et gratuit !

tnp-villeurbanne.com

04 78 03 30 00

Théâtre National Populaire direction Christian Schiaretti

8 place Lazare-Goujon, 69627 Villeurbanne cedex

Le Théâtre National Populaire, Centre dramatique national, est subventionné par

le Ministère de la Culture et de la Communication,

la Ville de Villeurbanne, la Région Auvergne-Rhône-Alpes

et la Métropole de Lyon.

graphisme Guerrillagrafik

Imprimerie Valley, décembre 2017

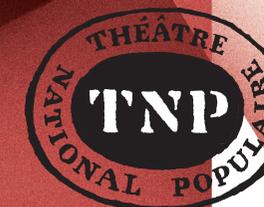
Licences : 1-145339 ; 2-1000160 ; 3-145341



Hôtel Feydeau

Georges Feydeau / Georges Lavaudant

« Mon Dieu ! là !
elle en a envie !
elle en a envie ! »



Hôtel Feydeau

montage de pièces de Georges Feydeau

Feu la mère de Madame - On purge Bébé ! - Léonie est en avance - Mais n’te promène donc pas toute nue ! - Cent millions qui tombent

mise en scène Georges Lavaudant

Du mardi 5 au samedi 23 décembre 2017

Grand théâtre
salle Roger-Planchon

Durée : 1h 25

avec
Gilles Arbona
Astrid Bas
Benoît Hamon
Marie Kauffmann
Manuel Le Lièvre
André Marcon
Grace Seri
Marie Vialle (5 – 16 déc.)
Irina Solano (17 – 23 déc.)

Cent millions qui tombent
Marie Kauffmann Philomèle
Benoît Hamon John
Manuel Le Lièvre Isidore

On purge Bébé
Gilles Arbona Follavoine
Manuel Le Lièvre Toto
André Marcon Chouilloux
Grace Seri Julie
Marie Vialle / Irina Solano Rose

Mais n’te promène donc pas toute nue
Astrid Bas Clarisse
Manuel Le Lièvre Ventroux

Feu la mère de Madame
Marie Kauffmann Annette
Benoît Hamon Joseph
André Marcon Lucien
Marie Vialle / Irina Solano Yvonne

Léonie est en avance
Astrid Bas Mme de Champrinet
Marie Kauffmann Léonie
Benoît Hamon Clément
Manuel Le Lièvre Toudoux

Dramaturgie **Daniel Loayza**
adaptation, lumière
Georges Lavaudant
décor, costumes
Jean-Pierre Vergier
assistante costumes
Géraldine Ingremeau
son **Jean-Louis Imbert**
maquillage, coiffure, perruques
Sylvie Cailler et **Jocelyne Milazzo**
collaborateur artistique
Moïse Touré
assistante à la mise en scène

Fani Carenc
chorégraphie **Francis Viet**
assisté de **Darrell Davis**

Production
Compagnie LG Théâtre, Odéon -
Théâtre de L’Europe, Théâtre
de L’archipel - Scène nationale de
Perpignan
Avec la participation artistique du
Jeune Théâtre National
Agent du spectacle

La Compagnie des Petites Heures
Spectacle créé le 6 janvier 2017,
Odéon-Théâtre de l’Europe

Une pastille de rire pur

Entretien avec Georges Lavaudant

Est-ce que ces quatre pièces de Feydeau se prêtent à être rapprochées ?

Les thèmes de l’auteur y reviennent deux, trois, quatre fois, obsessionnellement : les pots de chambre, l’entérite passent d’une pièce à l’autre, la conversation tourne souvent autour d’allusions scatologiques – c’est évidemment *On purge Bébé* qui le manifeste sous la forme la plus visible, mais on retrouve cette thématique partout. C’est très différent des comédies comme *Un Fil à la patte*, *Le Dindon*, etc., qui carburent au cocufiage, aux cocottes… Ici, le couple ne se déchire pas autour de l’adultère, de la tromperie. En fait, on pourrait presque dire que les affrontements se déclenchent sur n’importe quel prétexte, sauf justement ceux-là. Chacun veut avoir raison, avoir le dernier mot, et c’est cela qui fait avancer l’histoire. Ces pièces sont des duels, elles ne sont pas du tout psychologiques.

Le moteur dramatique n’est plus le désir, mais le pouvoir ?

Oui, tout à fait. Le pouvoir sur l’autre. Et pour les hommes, le pouvoir tout court, le pouvoir politique. Dans *Mais n’te promène donc pas toute nue*, par exemple, il est question de Clémenteau, de la Chambre, et le protagoniste rêve d’un poste important. Mais sa femme lui lance : « Ministre de la Marine, toi qui ne sais même pas nager ! » C’est toujours ainsi. La folie des grands masculine est une enflure que la femme s’empresse de dégonfler. Monsieur rentre chez lui avec ses ambitions, et madame entreprend de les lui démolir. Monsieur peut se fantasmer en artiste, comme dans *Feu la mère de Madame*, ou en Président, ou en fournisseur exclusif du

ministère de la Guerre, comme dans *On purge Bébé*. À tous les coups, leurs épouses les renvoient à leur nullité, comme pour affirmer leur pouvoir sur l’unique terrain qu’on leur laisse : le domicile conjugal où elles sont confinées. Le corps est du côté des femmes – la grossesse, la nudité – et le costume, la comédie sociale, du côté des hommes – mais pour le coup, le roi est aussi nu que la reine, et aussi nul. Ce sont deux systèmes qui s’affrontent, également égoïstes et repliés sur eux-mêmes : aux femmes l’émotivité, la dimension familiale, aux hommes le contrôle des apparences et le jeu social. C’est une guerre à mort, d’autant plus sauvage que le ressort du désir n’y est plus. Il n’y a plus d’amour et, donc, il n’y a plus l’illusion d’un lyrisme possible, même dégradé, même sordide.

Les pièces sont raclées jusqu’à l’os, pas de scories, pas de digressions, elles sont brutales, désespérantes. Et pourtant, il faut les jouer avec une forme de gaieté. Comme disait Bergson, ce rire est « une mousse à base de sel », mais il faut qu’il reste une mousse, qu’il conserve cette légèreté. Je sais bien que Vitez a dit un jour qu’il croyait parfois lire Ibsen en feuilletant Feydeau, mais à mon avis, il voulait surtout indiquer par-là que le comique mérite d’être pris au sérieux tout autant que le drame, et que Feydeau est un auteur tout aussi « noble » qu’Ibsen. Cela n’implique pas qu’il faille jouer l’un comme l’autre.

Comment avez-vous choisi de réduire les quatre pièces ?

On pourrait croire que les pièces sont toutes entières des tissus de digressions géniales. Ce n’est pas faux. Mais si on se met à les couper toutes, qu’est-ce qui reste… ? Si, par exemple,

on attaque *Feu la mère de Madame* au moment où le titre commence à être justifié, on perd quasiment la première moitié de la comédie ! Il faut une règle. Ce qui m’a guidé, c’est l’affrontement des couples autour d’un problème : l’enfant à purger, la nudité à cacher, l’envie de la femme enceinte qui veut absolument que son mari se mette un pot de chambre sur la tête… À chaque fois, j’ai essayé de dégager nettement le principal point de fixation de la bagarre. Dans *Feu la mère de Madame*, c’est plus délicat : au début, il y a le costume Louis XIV du mari, qui entraîne des jeux de mots mortifiants pour lui, mais le vrai centre de la querelle, c’est plutôt le lit, le repos nocturne, la paix… Et au moment où le couple est enfin sur le point de dormir, le monde extérieur relance toute l’affaire et conduit ces deux-là encore plus loin dans l’épuisement.

Si *Feu la mère de Madame* est atypique, c’est que monsieur et madame ne sont pas encore face à face dans le duel à mort…

Oui, ils peuvent conclure une alliance au détriment d’un bouc émissaire. Les protagonistes de Feydeau peuvent reporter leur haine, leur méchanceté, leur frustration sur un tiers, qui est le plus souvent un serviteur. Dans *Feu la mère…*, les reproches qu’on fait au valet sont absurdes et futiles : il a eu le tort d’annoncer une mort qui n’a pas eu lieu ! C’est terriblement sinistre. En somme, il a dérangé ce couple pour rien… Et c’est grave, car pendant quelques instants, ils se voyaient déjà hériter de la fortune de la mère de madame… L’argent, la cupidité

sordide, encore un thème qui court à travers ces comédies. Comme l’ambition, il s’agit d’un substitut du désir disparu.

Et donc, pour en revenir aux coupes…

Les connaisseurs verront vite qu’il manque des passages extraordinaires. Le plus difficile a été de veiller à ce que les mécaniques fonctionnent, même quand elles sont amputées de certains rouages. Pas si simple… Un critique disait que chez Feydeau, si on voit un chapeau sur une chaise au début de la pièce, on peut être sûr qu’avant la fin il aura servi à quelque chose ! J’ai en tout cas fait attention à ce que chaque fragment retenu et monté dans ce *cut-up* théâtral soit compréhensible hors contexte. C’est de loin le problème le plus délicat qui s’est posé au montage. Les matériaux ne manquent pas pour construire une traversée de Feydeau en mode *Hellzapoppin*. La difficulté, c’est de rythmer la folie tout en préservant la lisibilité de chaque pièce du puzzle.

Propos recueillis par **Daniel Loayza** (extraits)

« Quoi ? Tu ne lui as pas sucé la nuque ? »

Mais n’te promène donc pas toute nue